

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté.)

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

PARAISANT LE MARDI

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé à exemplaire sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

A noncés. 25 Cent. la ligne
Réclamés. 50.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 40
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours et LIBRAIRIE-AGENCE JOUGLA, rue Gioffredo, 1. près la pl. Masséna
à l'AGENCE-DALGOUTTE, place du Jardin Public, 3.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 16 de chaque mois et se paient d'avance.
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus

Monaco, le 27 Octobre 1874.

NOUVELLES LOCALES.

Encore quelques jours et la saison d'hiver de Monaco aura commencé.

C'est la saison par excellence des concerts et des fêtes; elle s'inaugure habituellement le 4 novembre par la fête de la S^t-Charles que prennent pour date de leur rendez-vous un grand nombre d'étrangers. Si les belles journées dont nous jouissons depuis si longtemps se maintiennent, cette fête sera des plus plus brillantes. Une illumination à giorno de toute la place et des jardins de Monte Carlo, un feu d'artifice tiré par Ruggieri, le début de l'Orchestre du Casino au grand complet, et de ses solistes, tel est sommairement, le programme de cette journée.

Puisque la vogue a fait de cette fête l'ouverture de notre saison d'hiver, saisissons cette occasion pour passer rapidement en revue les ressources dont le pays dispose en faveur des hôtes qu'il attend.

L'hôtel de Paris, devenu trop petit pour le nombre de voyageurs qui y descendent, ouvrira bientôt son immense annexe. Peintres et décorateurs y mettent la dernière main. Le luxe et le confort des nouveaux appartements, dont la situation est si heureuse, ne le céderont en rien à ceux de l'ancien bâtiment; on parle d'une grande salle à manger Louis XVI rivale de la salle actuelle en richesse et en élégance. — A ce propos signalons aux étrangers la table d'hôte qui est servie à midi depuis la création du nouveau train Cannes-Menton.

Les magasins de Monte Carlo entassent dans leurs vitrines les gracieux produits de l'industrie locale, les plus charmantes fantaisies du goût parisien; le nouveau chalet est prêt à recevoir ses Diaz, ses Gudin, ses Ingre et des toiles remarquables de nos peintres modernes; ce sera tout un charmenouveau qu'une station à ce petit sanctuaire de l'art qui, situé au sein de pelouses fraîches et fleuries, domine l'horizon le plus lumineux et le plus grandiose.

En outre des concerts quotidiens et des magnifiques concerts classiques que nous avons annoncés et dont va bientôt paraître le programme, il n'est question, de rien moins que de célébrités lyriques telles que la Patti, Faure, et l'on parle de représentations théâtrales véritablement intéressantes cette année.

Les villas, les hôtels, les maisons meublées, tout l'attirail pratique du confort dont le pays a songé à s'enrichir cet été est échelonné de Monaco à Monte

Carlo, pimpant, riant, assurant à ceux qui veulent trouver à quelques pas du brouhaha de la foule des retraites paisibles et charmantes, il y a donc tout lieu de croire à une très-brillante saison.

Hier, la mer devenue tout-à-coup très-calme après avoir été troublée par des vents d'est les jours précédents, présentait un ravissant coup d'œil.

Des flottilles de navires quittaient à toutes voiles les ports avoisinants auxquels elles avaient demandé un abri et gagnaient le large, se répandant dans tout l'horizon maritime que la vue embrasse des hauteurs de Monaco. Un soleil splendide détachait leurs agrès et leurs voiles sur l'azur miroitant de la Méditerranée; sloop, tartanes, goelettes et trois-mâts sillonnaient en tous sens l'étendue. Le regard embrassait plus de soixante bâtiments dispersés ainsi. Les promeneurs ont pu suivre toute la journée leurs évolutions.

Au soleil couchant, l'aspect de la mer se confondant avec les teintes roses de l'atmosphère, donnait à ces navires l'apparence d'une flotte lumineuse voguant dans l'espace; le spectacle était vraiment féerique.

Toute médaille a son revers.

Tandis que les uns bénissent le soleil et les journées tièdes qu'il nous donne, d'autres, les cultivateurs s'effraient de cet été qui ne finit pas. Il paraît, en effet, que la chaleur entretient dans l'olive un ver qui nuit au fruit. Et comme l'huile est une des richesses de nos pays, ceux qui en font le commerce ont bien le droit d'être alarmés. Espérons pourtant que ce ne sera qu'une alarme, et que la récolte répondra aux prévisions qu'on avait eues jusqu'à ce jour.

Les compagnes de la Principauté abondent en oiselets de toutes sortes, mais les chasseurs leur font une guerre si acharnée qu'il devient utile de leur rappeler que les détruire comme ils font, c'est porter préjudice aux récoltes mêmes. — Le désir de ne pas revenir bredouille, les pousse à tuer tous ceux qu'ils rencontrent, nous en avons vu nous montrer avec orgueil des massacres de rouge-gorge, ce charmant petit oiseau dont la profusion est ici un vrai ca. . . . rouge-gorge se nourrissant des moucherons et des typules, qui pullulent dans ces contrées.

Voici, sur le rôle utile de ces pauvres petits pro-

secteurs de nos campagnes dont on devrait souhaiter et favoriser partout la présence, un renseignement qui s'adresse au bon sens de MM. les chasseurs :

- 1° Le corbeau et la pie mangent les vers blancs du hanneton.
- 2° La grive dévore les gros vers mous et les limaces.
- 3° Le merle perce à coups de becs les coquilles des gros limaçons et en fait sa proie.
- 4° Le bruant avale les guêpes comme des pillules.
- 5° Le moineau dine et déjeune de hannetons au printemps.
- 6° Le pic-vert ne frappe pas du bec contre les arbres pour les détruire, mais pour y chercher les cosus et les scolytes qui détruisent ces arbres.
- 7° Le roitelet se nourrit de vers et de cousins.
8. Le loriot se nourrit de sauterelles.
- 9° Le linot se nourrit de pyrales.
- 10° La fauvette se nourrit de pucerons.
- 11° Le bouvreuil se nourrit d'oestres et de chenilles processionnaires.
- 12° Le grimpeur se nourrit de cloportes.
- 13° Le bec-figue se nourrit de criquets.
- 14° La bergeronnette se nourrit de charengons.
- 15° L'étourneau se nourrit d'escargots et de sauterelles.
- 16° Le chardonneret dévore la graine de chardon, cette implacable ennemie de nos cultures.
- 17° L'ortolan recherche la vigne et dévore les insectes qui couvent sur les pampres et les tiges, sans toucher aux raisins.
- 18° Les tourterelles se nourrissent de grains inutiles ou nuisibles.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

Menton. — La nomination de M. Médecin à l'Assemblée nationale a été accueillie avec un véritable enthousiasme par la population de notre ville. Elle a suivi en masse la musique mentonnaise se rendant à la villa Pigautier pour y donner une sérénade au nouveau député. La ville s'est illuminée comme par enchantement. Plusieurs allocutions ont été prononcées, M. Médecin en y répondant, a provoqué les applaudissements les plus chaleureux; puis, la foule s'est écartée tranquille et joyeuse comme au retour d'une fête de famille.

Nice. — Nous apprenons qu'il est sérieusement question de donner à la colonie étrangère et au public Niçois de nouvelles distractions pour la saison qui vient. Une Société s'occupe à créer des réunions sportives (courses de haies, courses plates, petits steeple-chase) dans le genre de celles de Spa, où seraient admis seulement les chevaux de ce pays et des départements voisins. Nous sommes convaincus que l'ancienne société des courses ne s'opposera pas à un projet qui ne peut que favoriser les réunions annuelles.

Cannes. — On croit que le duc de Montpensier viendra passer avec sa famille l'hiver à Cannes. Nous donnons, bien entendu, cette nouvelle sous toutes ré-

serve.

Toulon. — On annonce une réorganisation du corps médical de la marine.

— Le *Tarn* est sorti du bassin de Castignac où il a été remplacé par l'*Alma*.

L'*Hyène* a appareillé hier dans la matinée pour aller continuer au large les expériences de sa machine.

— On dément la nouvelle que le colonel Vilette ait été gracié.

Marseille. — Le concert de charité, organisé par M. Maurel, le 25 septembre dernier, sous le patronage de l'administration municipale, a produit net 1,273 fr. 95 c., qui viennent d'être versés entre les mains de M. le maire de Marseille.

— Un déraillement a eu lieu près de Nîmes; un certain nombre de voyageurs, parmi lesquels un des Pères de la mission de France, à Marseille, ont été blessés.

— Nous apprenons la mort de M. Edouard Philippon, ancien inspecteur principal au chemin de fer de Paris-Lyon-Méditerranée.

COURRIER DE PARIS

M. Léon Guillet reprendra dans notre prochain numéro son *Courrier de Paris*.

Nous recevons à l'instant, — trop tard pour l'imprimer — celui qui nous arrive aujourd'hui.

Paris, nous écrit-on, est tout entier aux choses de la musique. Quoi d'étonnant? S'arracher aux inextricables préoccupations de la politique actuelle en se plongeant dans les jouissances idéales de l'art, y chercher des apaisements, de saines émotions qui rafraîchissent l'esprit est si naturel à ce centre des merveilles de l'art! — Nous avons fouillé plus de cinquante journaux cette semaine pour y glaner ces « choses » et voici ce qui nous y avons trouvé!

La Grande duchesse Marie a fait demander M^{me} Belocca, la grande cantatrice russe et l'a félicitée de ses succès en France; la Patti a chanté Marguerite, de *Faust* et y a été réenvelée sous les fleurs.

Le théâtre italien a rouvert ses portes et M^{me} Ponzoni, patronnée par Verdi, y a fait ses débuts. Enfin, mon Dieu oui, enfin! on répète à la Porte St-Martin, un drame-féerie où l'on verra tour-à-tour l'Angleterre, ses fabriques et ses docks, ses ports et ses navires; l'Inde, ses forêts, ses tigres, ses pagodes; la Chine, ses jonques et ses tours de porcelaine; l'Amérique, ses grands fleuves et ses pampres, le tout en carton peint, et le chroniqueur de s'exclamer que ce sera très-beau.

Et c'est tout!

De critique intelligente, instructive, entraînant les esprits vers les choses du goût et de la pensée, pas un mot. En fait d'art, on discute l'incident Faure; rien de sérieux sur le talent de la Belocca, que personne n'a soigneusement analysée encore, pas une ligne d'appréciation sur la Patti dont il aurait fallu suivre de si près la double tentative de transmigration, rien sur cette pléiade d'artistes que la presse, au temps du grand Berlioz, des d'Ortigue, et des Reber maintenait dans les nobles traditions de l'art. Pas un mot sur les travaux si remarquables de nos jeunes compositeurs, les Guirand, les Massenet, les Bizet, dont chaque semaine voit éclore quelque page empreinte du culte de la vraie musique. Savez-vous ce que le chroniqueur d'un grand journal a trouvé à propos de la Patti? Je vous le donne en mille: que dans les entr'actes, elle buvait un siphon d'eau de seltz, un simple siphon, vierge de tout mélange!! — « Valentine s'écrit-il, et voici l'imprévu, pour le public parisien si friand d'originalités, Valentine et Marguerite ne trouvent pas de meilleure boisson que l'eau de seltz pure; c'est une grande réhabilitation pour cette boisson quelque peu calomniée. » Voilà le siphon immortalisé, qu'en dites-vous? Y aurait-il une telle disette de feuilletonnistes musicaux qu'on y emploierait les fabricants de limonade? Le nom du bienheureux fabricant, de grâce, — et qu'on le décore. O Athéniens de Paris! — Elle était plus drôle l'invention d'un tout petit journal humoristique de province. Il assurait qu'une soupe à l'oignon, dont il prête à M^{me} Carvalho l'habitude, eut un jour l'honneur d'être apportée sur le banc de gazon de la scène par

une bonne grosse fille se faufilant pendant le duo de Faust et Marguerite et s'écriant: « Quand M'sieu et Madame auront fini, v'là la soupe. » Le grand journal n'est pas de cette force encore dans les questions d'art.

Il y a eu, cette semaine, à l'institut, séance publique annuelle de l'académie des Beaux-arts. Le programme se composait d'une ouverture d'Henri Maréchal, prix de Rome, rapport sur les prix de Vertu décernés, exécution d'une grande scène lyrique du premier grand prix de composition musicale, M. Léon Ehrart, élève de Reber, et de l'éloge de M. Beulé par M. Delaborde, le secrétaire perpétuel. Vous verrez qu'on ne parlera que de l'éloge Beulé, de cette tradition ridicule de coups d'encensoir sur le nez d'un immortel qui n'existe plus. Nous avons le bonheur de posséder l'éloge manuscrit de Fontanes par d'Aguesseau; que de lectures, que de tirage pour arriver au bout de ce sacrifice à la plus sottise des routines! Et ce sont deux noms, ceux-là.

Une fête de bienfaisance a attiré dans le 11^{me} arrondissement, la charmante Arnould-Plessy. Elle a dit avec un talent auquel nul ne songe à rendre hommage, une pièce de vers de circonstance et fait une quête qui a produit plus de 3,000 francs parmi l'assistance, toute populaire.

L'orchestre de l'Opéra a essayé la salle. Grand succès d'acoustique. Espérons que les représentations de ce temple de l'art enfanteront des chroniqueurs; espérons-le, ô mon Dieu!

On parle d'un très-beau tableau signé de Van Dyck trouvé chez un hussier de Corbie (Somme); il représente le peintre lui-même et sa famille, au nombre d'une dizaine de personnages, un jour de kermesse, après un repas. Le panneau de chêne sur lequel il est peint a les dimensions suivantes; hauteur: 63 centimètres, largeur: 1 mètre 94.

Réouverture des Concerts Padeloup et de ceux du Théâtre du Châtelet sous la direction de M. E. Colonne.

Reprise prochaine des matinés littéraires de la Gaîté. Pour la séance de réouverture, M. Coppée a écrit un prologue en vers.

Le bruit de la misère de la veuve de Mercadante n'est pas plus exact que celui de la triste position de M^{me} Frezzolini, M^{me} Sofia Mercadante est à Naples parfaitement à son aise.

La ville de Paris s'occupe de l'érection d'un monument à Auber. Le plan est déjà fait et Clésinger travaille à un buste et une statue de la Douleur qu'on dit très-remarquables.

Michelet ne sera point oublié lui non plus. Une souscription s'organise en ce moment. Un mouvement unanime sans doute poussera la jeunesse des écoles qu'il a tant aimée, à revandiquer sa part d'un si juste hommage à ce grand esprit.

FAITS DIVERS.

Un congrès agricole et séricicole d'une importance vraiment exceptionnelle aura lieu à Montpellier, du 26 au 31 octobre courant.

La grande question du phyloxera doit y être étudiée d'une manière spéciale par les savants les plus autorisés et les agriculteurs les plus éminents; aucun des grands intérêts viticoles ne doit d'ailleurs y être négligé.

Un aérolithe est tombé sur la route de Voisin-le-Bretonneux à Versailles, à quelques mètres en avant de Voisin.

M. Desruée, habitant de Saint-Lambert, se trouvait sur la route à quelques pas de là. Il entendit un sifflement aigu suivi d'un choc formidable qui fit trembler le sol; puis le bruit d'un corps qui éclate avec une violence inouïe. Mille débris énormes sillonnaient l'air.

En tombant, l'aérolithe s'est brisé et a défoncé une grande partie de la route. Le principal morceau mesure plus d'un demi-mètre cube. Il affecte une forme et une couleur bizarres. La surface en paraît vitreuse. On y distingue clairement des veines jaunâtres et des points scintillants.

Il est question de construire, pour monter au Vésuve, un chemin de fer du système de celui qui fonctionne déjà à Bude. Une compagnie est en instance auprès du gouvernement italien pour obtenir la concession. La li-

gne totale aurait 26 kilomètres de longueur, dont 3 kilomètres seulement seraient établis dans le nouveau système. Le reste de la ligne serait un chemin de fer ordinaire. Sur 1 200 mètres le chemin nouveau système présenterait une rampe de 20 0/0 jusqu'à Adrio del Cavallo, où il y aurait une station; la seconde section de 1,000 mètres, avec rampe maxima de 35 0/0 se terminerai tout près du cratère. Une forte digue ou brise-lave protégerait la voie contre les éruptions, pendant lesquelles la lave serait dirigée à droite et à gauche; on estime que la plus grande perte qui puisse alors se produire serait la destruction de 30 mètres de rails.

Une violente secousse de tremblement de terre a eu lieu à Malte, Elle était accompagnée d'un bruit souterrain. On a ressenti ensuite huit secousses légères. Plusieurs bâtiments ont été endommagés. Il n'y a eu aucune victime.

Un nouvel essai de crémation fait à Bruxelles dans le laboratoire de M. Melsens, est ainsi raconté par le *Nord*:

Deux tubes métalliques placés l'un dans l'autre et tenus verticalement; l'intérieur, moins haut de quelques centimètres que l'autre, est fermée à sa partie supérieure par une grille; entre les deux tubes et jusque par dessus cette grille, du charbon; celui-ci une fois embrasé, le corps qu'on veut incinérer est introduit dans le tube intérieur par la partie inférieure de ce tube: voilà l'appareil dans toute sa simplicité.

Résultats: deux cadavres d'animaux, l'un du poids de 5 kilogrammes, et l'autre du poids de 10 kilogrammes, ont été réduits en cendres, le premier en une heure et le second en une heure et demie. Ni fumée, ni odeur: tous les gaz étant brûlés dans le foyer placé au-dessus de la grille. Ces expériences, ajoute le même journal, ont décidé la Société des sciences médicales et naturelles de Bruxelles à prendre en main la cause de la crémation sous la seule réserve qu'elle serait facultative et toujours précédée d'un sérieux examen médico-légal des cadavres.

Les derniers courriers ont apporté des nouvelles des deux missions chargées de l'observation du passage de Vénus à Pékin et à l'île Saint-Paul.

M. le lieutenant de vaisseau Flenriais, chef de la station de Pékin est arrivé à Shanghai le 18 août; il comptait en partir le 22 pour se rendre à Pékin.

Cet officier se louait beaucoup de la complaisance et du bon accueil qu'il rencontrait de tous les côtés; tout permet donc de compter sur l'heureuse issue du voyage.

M. le capitaine du vaisseau Mouchez, chef de la station de l'île Saint-Paul, est arrivé à la Réunion le 31 août et s'est embarqué sur le transport la *Dives*; il a fait route, le 6 septembre, pour Maurice et Saint-Paul.

M. le commandant Mouchez, annonce qu'il part dans les meilleures conditions. Il ne pense pas pouvoir donner de ses nouvelles avant le mois de janvier prochain.

Voici un fait curieux à divers points de vue:

Dernièrement, un propriétaire désirant empêcher les bandes de fourmis d'envahir sa maison, eut l'idée de répandre devant sa porte du sublimé corrosif (deutochlorure de mercure) afin de leur couper le chemin; comme il observait ses ennemis, il fut témoin du plus singulier spectacle; les premières fourmis qui s'aventurèrent sur le poison rebrousèrent aussitôt chemin, en donnant des signes de folie furieuse; elles se ruèrent sur leurs compagnes et entamèrent avec elles une lutte désespérée.

Celles-ci envoyèrent aussitôt chercher les guerriers de la tribu, de grosses fourmis noires qui, non-seulement tuèrent les fourmis enrégées, mais encore s'avancèrent résolument vers la barrière de sublimé: dès qu'elles furent touchées, les mêmes symptômes se reproduisirent, mais les effets en furent bien plus terribles, car ces grosses fourmis firent un carnage épouvantable des plus petites et la mêlée devint générale: de nombreux cadavres jonchèrent le sol, et à la nuit, les petites fourmis se retirèrent, laissant les grosses seules. Celles-ci couraient en rond, sans but, de tout côté, mordaient les fourmis mortes et finirent par se battre entre elles. Pas une seule ne survécut. Le combat avait duré trois heures cinquante minutes.

La *Vie Parisienne* publie un joli tableau des mœurs intimes de l'Angleterre. Nous relevons dans ce tableau une réflexion spirituelle sur le service des domestiques anglais. La maxime « *Age quod agis*, » même dans un sens spécial, un peu différent du vrai, paraît être celle de tous les serviteurs de la Grande-Bretagne. On en jugera par les lignes suivantes:

En raison même de cette séparation des pouvoirs et de cette définition rigoureuse des différentes tâches ré-

gulières quotidiennes, inflexibles, les hommes et les femmes de service, à tous les degrés de l'échelle, sont à cheval sur leurs droits. Il faut bien se garder avec la bonhomie française ou italienne, de demander à quelque serviteur qui passe un service facile et immédiat qui appartient à un autre; il s'enfermerait dans une dignité froide et dans une réserve qui ont leur côté comique.

Il y a des rites qu'on ne saurait enfreindre, et l'étranger distrait qui, assis à table demande un morceau de pain au valet de pied debout derrière son siège obtient à peine, non pas un geste, mais un signe froid, impereceptible qui renvoie à qui de droit le désir intempestif du convive ignorat et peu discipliné.

On peut dire que, pour le service les combinaisons mixtes n'existent pas. Ces phénomènes parisiens et ces Maîtres Jacques de la province, Français bons à tout faire commodes, faciles, peu exigeants, qui revêtent, à six heures, la livrée des domestiques, après avoir conduit le tilbury et pansé le cheval, n'existent pas ici.

Chacun a son département, ses devoirs, ses droits, ses privilèges. On ne dérange jamais un serviteur qui dine.

On constate leurs exigences pour la nourriture, et la difficulté qu'on a de les trainer avec soi dans les déplacements de châteaux ou en visite dans les comtés.

C'est de la discipline, il est vrai; mais comme cela doit être commode, quand on est pressé.

A propos de hiérarchie entre serviteurs anglais, la *Vie parisienne* raconte une jolie scène qui, comme elle le dit, est un vrai trait de comédie:

La duchesse de Westmoreland avait reçu lady Holland en visite dans son château. Le premier soir, au moment où, après avoir souhaité le bonsoir à ses hôtes, la duchesse se mettait aux mains de sa femme de chambre, celle-ci, froide, résolue, tout à fait indignée, signifia, à sa maîtresse qu'elle ne saurait rester plus longtemps dans une maison où on ne faisait pas respecter ses droits et, encore sous le coup de l'insulte, elle raconta qu'à l'office, la femme de chambre de lady Holland, au bras du *butter*, avait osé prendre le pas sur elle — qui était au service de Sa Grâce!

— Vous oubliez, Mary, que lady Holland est ambassadrice d'abord, et qu'ensuite elle est mon hôte; moi-même je lui ai cédé le pas tout à l'heure, à ce double titre, et je compte le faire chaque jour.

La duchesse eut beau dire, miss Mary n'en voulut pas démordre; dans aucun cas, le privilège diplomatique ne pouvait primer celui d'une duchesse. Quant à elle, elle n'acceptait point cette théorie; elle était décidée à chercher une maison où on ne tolérerait pas de semblables écarts, et elle persista dans sa résolution.

Cette histoire d'antichambre fit quelque bruit dans son temps. Bulwer Lytton, le célèbre romancier, qui ce soir-là, avait donné le bras à lady Holland, la rappelait en notre présence.

VARIÉTÉS.

Un voyage à Loyola.
(ESPAGNE).

Partis de Bayonne à onze heures du matin, nous étions à quatre heures et demie à Zumarragna, et dans un intervalle de temps assez court, nous avions mis, entre la civilisation française et nous, la distance d'un siècle. Sur toute la route, la beauté du paysage depuis le Passage et St-Sébastien particulièrement, nous avait beaucoup frappé.

Des eaux abondantes, d'un bleu profond et d'un vert sombre; de grandes montagnes entièrement boisées et disposées de manière à ce que leurs divers plans, de nuances différentes, s'harmonisent sous un léger voile de brume transparente; enfin, çà et là, au revers des talus, à l'entrée des tunnels, les tons accusés de rochers d'un gris d'acier ou d'un rouge de sang, voilà ce qui, sous nos yeux étonnés et charmés, formait le théâtre tout nouveau de notre course rapide à travers le pays Basque.

Pour animer la scène, nous avions la vic singulièrement ardente des stations. Les cris, les bruyants adieux, les sonores éclats de rires nous rappelaient notre midi et son expansion communicative. A mesure que nous laissions la frontière plus loin derrière nous, nous voyons aussi se marquer davantage la différence des mœurs et du costume.

Rarement, aux frontières on peut se sentir vraiment hors de chez soi; mais, quand on avance dans

les terres, le nouveau se révèle sous les traits de l'inconnu.

Zumarragna est vraiment espagnol. L'église a un faux air de mosquée, grâce à la bizarre architecture de son clocher. Mais ce qui nous fait sentir décidément le pays reculé, c'est la physionomie de notre attelage que nous sommes obligé de prendre pour aller à Loyola, et c'est un basque qui va le conduire.

Ce hardi cocher prend d'une main vigoureuse les rênes et le fouet qui doivent stimuler et guider la marche de nos trois coursiers. Coursier, c'est bien le mot! Ces maigres chevaux, dont les harnais, deux fois trop larges et trop longs, dansent sur les saillies osseuses d'un squelette presque décharné, ont une allure aussi solide que précipitée. Ils frappent, d'un sabot retentissant, le sol ferme du chemin; on dirait des marteaux qui battent en cadence. Joignez à cela le tintement des nombreux grelots qui pendent à leur collier; imaginez que, pour les modérer ou les exciter, notre *Antonio* ne cesse de leur faire, dans une langue à lui, gutturale, stridente, un discours qu'ils semblent parfaitement comprendre, et vous aurez une exquise de ce qu'est cette excursion, le long d'un torrent, au fond d'une vallée resserrée, sous l'ombre de grands noyers ou de châtaigniers dont les branches s'étendent en flexibles berceaux.

Au bout d'une heure et quart, une grande montagne, rocheuse et grisâtre, élève devant nous au-dessus d'autres montagnes plus humbles et moins austères, son front nu que réchauffe le soleil couchant. C'est de là que sont sortis les marbres de l'église de Loyola, nous dit notre guide.

Nous traversons une petite ville, Azcoitia, et nous arrivons devant Loyola. C'est un site solitaire sans trop d'austérité. Le vallon, fermé à l'une de ses extrémités par les blanches maisons d'Azcoitia, forme comme le fond assez étendu d'une verte corbeille, et se prolonge jusqu'à Azpeitia, la ville dont les aïeux de Saint-Ignace étaient seigneurs, et dans l'église de laquelle le saint fut baptisé.

Le couvent inachevé, dresse la masse imposante de ses hautes murailles, à la manière d'une forteresse qui dominerait tous les environs. Il est bâti tout entier en marbres gris, et dans un style majestueux et sévère.

C'est Charles II, d'Autriche et d'Espagne, qui a donné aux jésuites la seigneurie de Loyola, remise en ses mains par les marquis d'Albanices, alliés par les femmes à la maison de Saint-Ignace, et c'est ce monarque qui a fait, en grande partie, les frais de la construction du vaste monastère que nous admirons.

Aussi l'a-t-il fait marquer, par l'architecte Fontana, romain, chargé de dessiner les plans, du caractère de la race impériale de Charles-Quint: la sévérité dans la grandeur.

On a eu la bonne pensée d'enfermer le château féodal du gentilhomme Guipozcoam, blessé et converti devant Pampelune, au milieu des bâtiments, beaucoup plus modernes et plus grandioses, destinés à abriter ses fils selon l'esprit. On voit donc, au centre du couvent, la petite citadelle où naquit et vécut jusqu'à vingt-cinq ou trente ans, Ignace de Loyola. A moitié de sa hauteur totale, cette citadelle est en pierre de taille; elle est percée de longues meurtrières. Une seule porte, de forme ogivale y donne entrée maintenant; et cette porte est surmontée d'une sculpture grossière où sont représentées les armes parlantes et vraiment bizarres des anciens seigneurs. Ce sont des lous affrontés qui appuient leurs pattes de devant sur une chaudière, suspendue par sa crémaillère, au-dessus d'un foyer ardent: *Lob-y-olla*.

Dans un coin du rez-de-chaussée, on voit des petits canons, en fer battu, que St-Ignace, le hardi capitaine, avait mis dans son étroit donjon, pour l'armer et le défendre au besoin. Du reste, tout porte ici le double caractère de l'apostolat et de l'ardeur guerrière. Jusque devant les autels les plus révérends, les Jésuites n'ont pas craint d'unir les trophées d'armes aux symboles pacifiques de la religion, un calice est près d'un casque, un bouclier près d'un cordon sacerdotal; et

j'ai vu des étriers arabes toucher presque, dans les incrustations du maître-autel, à un encensoir embrasé.

En parcourant les différents cloîtres de Loyola, la pensée de St-Ignace semble vous apparaître, incarnée dans tous les grands hommes et dans tous les grands saints dont son ordre incomparable a été, sans rien perdre de sa sève, la féconde pépinière. Ici sont réunis les portraits des martyrs, des savants, des littérateurs sans nombre, formés par la compagnie de Jésus, et qui tous, sous des formes différentes, n'ont eu qu'une seule devise et qu'une ambition suprême.

Nous parcourons toutes les chapelles de la maison, vaste reliquaire où tous les souvenirs sont rassemblés.

Là, c'est l'ancienne chapelle du château, avec un curieux retable, du XV^e siècle dont le centre est occupé par un panneau peint, représentant l'Annonciation, dont la grande Isabelle fit don à l'une de ses suivantes, parente de Loyola.

Plus haut, c'est le ciel de lit, en damas rouge, bordé de curieuses franges en soie jaune, sous lequel Ignace rêvait tournois et bataille.

Tout à côté, dans la chapelle aujourd'hui la plus ornée, et où l'on voit, sur l'autel, St-Ignace, représenté en costume de cour, et tenant étendue, sur des coussins, sa jambe blessée par un fer ennemi.

Les poutres peintes, où le regard de St-Ignace a pu se reposer, sont soigneusement conservées sous des placages dorés; les murailles sont protégées par des tentures.

Depuis trois mois les pères Jésuites ont repris possession de Loyola. Je ne vous dis rien de la bibliothèque, elle a été pillée par les troupes de Loma. Mais, pourrais-je oublier les vestiges de l'antique hospitalité; les vastes aigières en porcelaine de Séville où, avant le repas, des frères vous offrent à laver vos mains, tandis que pour les essuyer, ils vous présentent de longues bandes de toile damassée et frangée; les vins fameux qu'il faut traiter avec respect et à distance, comme des grands seigneurs; les mets étrangers dont l'aspect et le goût déroutent le regard aussi bien que le palais; enfin tous les détails frappants qui ramènent vers le temps des nationalités et des mœurs distinctes, qui ont par là même leur saveur particulière de pittoresque intérêt.

Je ne sais si mon âme a subi l'involontaire prestige de la mélancolie majestueuse que doit causer un voyage à Loyola! Mais toute l'histoire de l'Espagne a passé devant mes yeux comme un éclair. J'ai revu les splendeurs et les désastres de ces annales, dont les dernières pages sont pleines de noms contemporains.

Tenez, lecteurs, il vaut mieux s'arrêter ici. J'oublie-rais Charles-Quint, Philippe II, les morts illustres; je risquerais de toucher aux vêtements des vivants, je préfère reprendre la route accidentée de la frontière, et vous dire adieu.

ALFRED MONBRUN.

ALFRED GABRIÉ, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO.

Arrivées du 19 au 25 octobre 1874

GOLFE JUAN. b. *Antoinette Victoire*, français, c. Gabriel, sable.
ID. b. *l'Alexandre*, id. c. Grisole, id.
GÈNES. cutter, *St-Martin de Pegli*, italien c. Marcenaro, div.
GOLFE JUAN. b. *St-Ange*, français, c. Fornero, sable.
ID. b. *Volonté de Dieu*, id. c. Davin, id.
ID. b. *Deux Innocents*, id. c. Musso, id.
ST-TROPEZ. b. *Belle Brise*, id. c. Fornari, vin.

Départs du 19 au 25 octobre 1874

NICE b. *Conception*, italien, c. Saccone, m. d.
GOLFE JUAN. b. *Antoinette Victoire*, français, c. Gabriel, sur lest.
ID. b. *l'Alexandre*, id. c. Grisole, id.
NICE. cutter, *St-Martin de Pegli*, italien, c. Marcenaro, div.
GOLFE JUAN. b. *St-Ange*, français, c. Fornero, s. l.
MENTON. b. *Belle Brise*, id. c. Fornari, vin.
NAPLES. b. *N.-D. de la Miséricorde*, italien, c. Marcenaro, s. l.
GOLFE JUAN. b. *Volonté de Dieu*, français, c. Davin id.
ID. b. *Deux Innocents*, id. c. Musso, id.

CASINO DE MONACO

Mercrèdi 4 Novembre 1874, à l'occasion de la SAINT-CHARLES

BRILLANTE ILLUMINATION

des Jardins & du Plateau de Monte Carlo

De 7 heures à 8 heures et demie

MORCEAUX DE MUSIQUE

Exécutés sur la place du Casino par la Société Philharmonique de Monaco

à 8 heures précises

GRAND FEU D'ARTIFICE

tiré par RUGGIERI, Artificier de la Ville de Paris

FEUX DE BENGALE

à 8 heures trois quarts

GRAND CONCERT INSTRUMENTAL

donné par

L'ORCHESTRE DU CASINO sous la direction de M. Eusèbe LUCAS

SOLISTES DE L'ORCHESTRE:

M. OUDSHOORN, violoncelliste, M. DELPECH, cornettiste,

M. HASSELMANS, harpiste,

MM. FRASSINETTI, COMTE, GODECK & REY,

violonistes.

Le Programme du jour donnera le détail du Concert.